



Paul est fait prisonnier.

Quelques semaines s'étaient écoulées. Julienne et sa fille habitaient chez Fortin.

Au Clos-feuillu, il n'y avait plus qu'une couple de valets, pour s'occuper du bétail. Le matériel agricole, y compris les machines, les chevaux, les vaches, les porcs, les meubles, tout cela allait être vendu, presque en totalité, au bénéfice du rusé notaire Leroy.

L'on n'avait encore rien appris de Paul.

Une nombreuse foule s'assembla au Clos-feuillu. L'on jasait gaiement, l'on riait, l'on ricanait. De joueurs de vielle, d'orgue, toute une nuée de gagne-petit tâchait d'y faire des affaires.

— L'on va donc vendre tout, chez le paysan mécanique, dit un jeune paysan. Notre député a mal fini, ajouta-t-il, en faisant allusion à la candidature de Paul.

— Et où serait-il, notre député? demanda un autre. Il siège peut-être aux Chambres, à Bruxelles?

— Pourvu qu'il n'ait pas le même sort que son ami Alphonse, qui est mort d'une attaque... je ne sais pas au juste comment on nomme cela, dit une grosse paysanne, mais on a dû lui lier bras et jambes, et le conduire ainsi, sur une charrette, à la maison d'aliénés. On eut dit une bête féroce, un enragé, quoi! Oh, ce genièvre, ce genièvre! Ce qu'il cause de catastrophes! Pourquoi la mère Ménard est-elle morte subitement? Et il faut voir Julienne, elle a un pied dans la tombe. Quant à Ménard lui-même, il mourra vite lui aussi, allez!

— Mais voilà le notaire, interrompit un jeune homme, la vente va commencer.

Au fond du jardin, dans la tonnelle, se trouvait Julienne. Elle avait un aspect minable! Qui eut reconnu la belle et fraîche paysanne de jadis, ses joues étaient devenues caves,

ses yeux s'étaient enfoncés dans les orbites. Tout le visage présentait une expression de découragement terrible.

Elle était venue là par un petit sentier. On n'avait pu la garder à la ferme des Fortin.

— Paul, Paul! sanglota-t-elle. Pourquoi as-tu fait cela! Et, pourtant, si tu revenais, je t'accueillerais avec amour. Je te pardonnerais tout, nous travaillerons ensemble.

Elle crispait convulsivement les mains amaigries. Son



corps amaigri était secoué de sanglots.

La voix du crieur parvenait jusqu'à elle. L'homme faisait des plaisanteries, qui provoquaient les rires de la foule. Cela perçait le cœur de la pauvre femme. N'avait-on donc pas pitié d'elle et de son enfant. Oh, cet enfant, qu'en adviendrait-il? Si jeune, et déjà sans père.

— Le paysan mécanique! criait-on. Et les rires fusèrent. Julienne tressaillit. Tout ce qui lui était cher, était dis-

persé là-bas : les ustensiles de ménage, les meubles dont elle était si fière lorsqu'elle entra pour la première fois, en maîtresse, au Clos-feuillu. Elle n'y tint plus. En pleurant elle retourna chez ses parents.

Des nouvelles de Paul vinrent. . . Il avait été arrêté à Anvers, où il errait ivre à travers les rues. Une enquête éclaircit tout. Et Ménard comparaitrait devant les tribunaux, accusé de tentative de vol avec effraction.

C'en était trop pour la pauvre femme. Son Paul prisonnier, le père de son enfant ! Et, en poussant un cri terrible, elle s'évanouit. Des semaines durant, Julienne se trouva entre la vie et la mort, et, lorsqu'elle fut enfin hors de danger, son mari était sous les verroux.

A. HANS.

LE CLOS-FEUILLU ET SON MAITRE.

DESSINS DE - -
E. VAN OFFEL.

IMPRIMERIE L. OPDEBEEK,

- RUE ST. WILLEBRORD 47 -

- - - ANVERS. - - -

- - - 1912 - - -